



*Still Recording* de Saeed Al Batal et Ghiat Ayoub

## Relais de guerre

par Cyril Béghin

On ne sait jamais vraiment qui tient la caméra, dans *Still Recording*. Au cours de combats de l'Armée syrienne libre pour prendre Douma au régime de Bachar el-Assad en 2012, ou dans des appartements de Damas, tout proches, les images sont saisies à la volée, souvent en marchant, quand l'appareil n'est pas simplement posé par terre ou, comme dans la première et la dernière séquences, lâché à cause d'un tir qui tue – c'est le hors-champ, non révélé, des images d'ouverture – ou qui blesse le cameraman. Le générique donne la liste des huit opérateurs qui ont, des débuts de la révolution syrienne en mars 2011 et jusqu'en 2015, pris les images composant la mosaïque chaotique du documentaire. Premier long métrage de Saeed Al Batal et Ghiat Ayoub, *Still Recording* (prix de la *Settimana della critica* au dernier festival de Venise) n'est pas pour autant un collage de scènes trouvées, comme l'étaient *Eau argentée* d'Oussama Mohamed en 2014, ou *The Uprising* de Peter Snowden, sur les Printemps arabes, en 2015. Les plans sont liés entre eux par une autre force que celle du montage.

Dès la deuxième séquence, le film fait de la transmission son motif profond : on y voit Saeed Al Batal, le coréalisateur et personnage récurrent, initier un groupe aux fondamentaux du cadrage en analysant un extrait de blockbuster hollywoodien – « Avec le budget de ce film, on pourrait construire plusieurs hôpitaux en Syrie. Ce n'est pas grave, apprenons de ce qu'ils font. » Mais surtout, la caméra passe de main en main, que ce soit au milieu des ruines, dans une soirée entre amis ou à la toute fin de l'émouvant dernier plan, qui donne son titre au film, lorsqu'un homme dont on ne verra pas le visage ramasse l'appareil abandonné par l'opérateur blessé pour constater qu'il « enregistre toujours ».

Le passage de relais, aussi fait d'interpellations – tel combattant, telle femme passant par là, demandent à être filmés –, d'amitiés et de brèves rencontres, suffit à cimenter cette chronique dispersée de la guerre civile, amalgamant des situations en apparence éloignées par des raccords qui ne font que respecter des voisinages réels. *Still Recording* ne montre pas de carte des quelques kilomètres carrés où il

a été filmé, parce qu'un seul plan stupéfiant éclaire brusquement, au milieu du film, l'in vraisemblable proximité entre la vie ordinaire de Damas et les tirs qui font rage dans son immédiate banlieue, Jobar : depuis un immeuble dévasté par les bombes, on voit, au téléobjectif, le trafic tranquille de la ville. On bascule pareillement du quotidien de quelques étudiants en art de la capitale à un enterrement de dizaines de cadavres dans une fosse commune, ou d'une soirée passée par un sniper de l'Armée syrienne libre à danser chez lui sur du rap, au même se mettant en embuscade, quelque part dans Douma.

Comment vivre et lutter dans la schizophrénie guerrière ? Si le film peut paraître, au premier abord, si fragmenté, lacunaire et jeté au regard sans direction, il faut prendre patience et avancer avec lui entre les gravats. Plusieurs personnages émergent des décombres de Douma ou de la torpeur coupable de Damas. Certains ne viennent faire qu'un tour, comme ce stupéfiant joggeur déroulant ses exercices quotidiens dans une rue dévastée et qui dit préférer « mourir en martyr pour le sport » plutôt que rester terré chez lui. D'autres reviennent au fil du montage et témoignent d'un passage de relais intérieur. Abu « Abdo », le sniper, se met à la boulangerie et jure qu'il ne retouchera jamais à un fusil. Milad, l'étudiant en art qui se filmait en pleine détresse morale à Damas (« Je veux être fort ! »), décide de s'investir à Douma où il crée, dans les vestiges, des fresques murales de résistance. Partisans mais simplement tissés dans le reste des événements, ces portraits ne composent pas un documentaire choral édifiant. Ils font partie des matières, vues de ce côté de la guerre, au même titre que les horizons d'immeubles pilonnés, les amas de ferrailles et les étendues de poussière où la caméra ne cesse d'errer. En serrant Damas et Douma dans un même labyrinthe tremblant, *Still Recording* dresse ainsi, en creux, l'image sensible d'un pays qui cherche d'abord à se réconcilier avec lui-même.

### STILL RECORDING

Syrie, 2018

Réalisation Saeed Al Batal, Ghiath Ayoub

Montage Raya Yamisha, Qutaiba Barhamji

Production Bidayyat, Films de Force Majeure, Blinker

Filmproduktion

Distribution Arizona

Durée 2h02

Sortie 27 mars